

# QUELQUES ASPECTS DE LA VIOLENCE DANS LES AUTOBIOGRAPHIES DE SOLDATS DE CONTRERAS, PASAMONTE, DUQUE DE ESTRADA ET CASTRO (XVI-XVIIème siècles)

Alexandra BOUCHET  
(I.R.I.E.C., Université Montpellier III)

**Mots-clés :** Violence, Soldats, Idéologies, Politique, Psychologie

**Résumé :** La violence est récurrente dans les autobiographies de soldats de Contreras, Pasamonte, Duque de Estrada et Castro. Elle s'explique par différents facteurs tels que la politique, l'idéologie, les croyances et la valeur fondamentale de l'Honneur dans la société espagnole du Siècle d'Or. Nous nous proposons d'en évoquer plus précisément les aspects dominants : la violence de la guerre, la violence psychologique et enfin la violence engendrée par l'Honneur. De cette manière, nous verrons que dans certains cas, elle permet surtout d'atteindre la fin par n'importe quels moyens, alors que dans d'autres cas, elle répond à des codes précis, à un idéal.

**Palabras clave:** Violencia, Soldados, Ideologías, Política, Psicología

**Resumen:** La violencia es recurrente en las autobiografías de soldados de Contreras, Pasamonte, Duque de Estrada y Castro. Se explica por diferentes motivos tales como la política, las ideologías, las creencias y el valor fundamental del Honor y de la Honra en la sociedad española del Siglo de Oro.

Queremos evocar más específicamente sus aspectos dominantes: la violencia de la guerra, la violencia psicológica y por fin la violencia engendrada por el Honor y la Honra. Así, veremos que algunas veces permite sobre todo alcanzar el fin por cualquier medio, mientras que en otros casos, responde a unos códigos precisos, a un ideal.

**Keywords:** Violence, Soldiers, Ideologies, Policies, Psychology

**Abstract:** Violence is recurrent in Contreras, Pasamonte, Duque de Estrada and Castro's soldiers autobiographies. It can be explained by different considerations like policies, ideologies, beliefs and the fundamental value of Honour in the Spanish Golden Age society. We want to mention more especially its three main aspects: violence and war, psychological violence and lastly, violence bred by Honour. In this way, we'll see that sometimes, it permits to reach the aim by any means and resources whereas in other case, it conforms to specific codes, to ideals.

Le meurtre, l'empoisonnement, la torture, la maltraitance, l'agressivité, sont, pêle-mêle, autant d'actes de violence récurrents dans la société espagnole moderne. Selon Bernard Vincent,

une rivalité amoureuse, d'insignifiants conflits personnels, une discussion anodine, tout peu en un instant tourner au drame parce que les hommes et les femmes du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècles sont le plus souvent incapables de maîtriser leurs pulsions (Bernard, 1997 : 190).

Dans nombre de cas, la violence était liée à la défense de l'honneur, de même que chez les soldats. Ceux-ci avaient en outre un orgueil démesuré et un goût prononcé pour la mort. Le contexte historique de l'époque, comme nous allons le voir, favorisa donc amplement l'assouvissement de leurs pulsions, tout en les exposant aux dangers les plus grands.

J'ai fait le choix d'étudier ici quelques aspects spécifiques de la violence dans les autobiographies de soldats espagnols de Jerónimo de Pasamonte (1553-après 1605) (Melendo Pomareta, 2001 : 14-15)<sup>1</sup>, Alonso de Contreras (1582-1633), Diego Duque de Estrada (1589-1649) et Miguel de Castro (1593-après 1611). Ces quatre autobiographies ou *vidas*, conservées à la Bibliothèque Nationale de Madrid sous forme manuscrite, ont été regroupées et publiées par José María de Cossío en 1956<sup>2</sup>. Ces soldats vécurent entre la seconde moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle et la première moitié du XVII<sup>ème</sup> siècle. Ils passèrent la plus grande partie de leur vie, pour ne pas dire la quasi-totalité, en Méditerranée et dans les pays du pourtour méditerranéen.

Le but ici n'est pas de dresser une liste exhaustive de toutes les expressions de violence contenues dans ces autobiographies, mais de traiter de trois aspects dominants. J'évoquerai en premier lieu la violence de la guerre et des attaques quotidiennes opposant les Espagnols et les Turcs en Méditerranée, indissociables du contexte

---

<sup>1</sup> Selon Melendo Pomareta, Pasamonte était peut-être encore en vie entre 1622 et 1626.

<sup>2</sup> Les manuscrits d'Alonso de Contreras, de Diego Duque de Estrada, et de Miguel de Castro, sont conservés en Espagne à la Bibliothèque Nationale de Madrid : Contreras (de), A., *El Capitán Alonso de Contreras, Hijo de Madrid: su vida escrita por él mismo*, Manuscrit 7460, Bibliothèque Nationale de Madrid; Duque de Estrada, D., *Comentarios de su vida escritos por él mismo*, Manuscrit 2498, Bibliothèque Nationale de Madrid; Castro (de) M., *Su vida escrita por sí mismo con el viaje a Malta y vuelta a España*, Manuscrit 2597, Bibliothèque Nationale de Madrid. Le manuscrit de Jerónimo de Pasamonte est conservé à la Bibliothèque Nationale de Naples, et a été décrit par Miolo, A., dans, *Notizie di manoscritti neolatini. Parte prima Mss. Francesi, provenzali, spagnuoli, catalani, e portughesi*, Federigo Furchheim, Libraio, Naples, 1895, pp. 69-70.

politico-idéologique d'alors. Puis nous effectuerons une incursion dans l'autobiographie de Pasamonte, afin de démontrer comment cette violence de la guerre, de la captivité, et l'impact de la religion sur sa vie, sont à l'origine de la violence psychologique dont il est victime. Enfin, nous mettrons l'accent sur la valeur sociale incontournable de l'*honneur* et ses conséquences désastreuses sur le comportement des soldats. Mais avant de rentrer réellement dans le vif du sujet, une brève présentation de la vie de ces quatre hommes s'impose.

## 1. PRESENTATION DES QUATRE AUTOBIOGRAPHIES

Alonso de Contreras, issu d'une humble famille de seize enfants, révéla très jeune un penchant indéniable pour la violence, en tuant à l'âge de treize ans un garçon de sa classe: au lieu d'aller à l'école, tous deux s'étaient rendus au Pont de Ségovie à Madrid, afin d'y voir se dérouler une joute (nautique). Le lendemain, sur demande du père de son camarade qui était *alguazil*<sup>3</sup>, Contreras fut fouetté par l'instituteur devant tous les autres élèves. Humilié, déshonoré, il attendit la sortie des classes, puis, sur le chemin du retour, il fit chuter son camarade à terre et le larda de coups de canif dans le dos. Comme il lui semblait que le malheureux ne sentait rien, il le retourna, et le lui enfonça dans le ventre avant de s'enfuir. Il commit donc cette agression de sang-froid, et la jeune victime mourut après trois jours d'agonie, sans que le bourreau ne fût pris d'aucun remords (Contreras, 1956 : 77). S'il n'était pas intéressé outre mesure par l'école, Contreras éprouvait en revanche le désir de servir son Roi au sein de l'armée. Après quelques démêlés avec

---

<sup>3</sup> Un *alguazil* était un représentant de la justice.

sa mère, qui voulait le placer en apprentissage chez un orfèvre, celle-ci accepta son choix et Contreras partit avec la compagnie du Prince Cardinal Albert d'Autriche<sup>4</sup>, le mardi 7 septembre 1595. Son ascension au sein de l'armée s'avéra fulgurante : gérant brillamment sa carrière, il commença par être aide-cuisinier, puis réussit en 1630 à être armé Chevalier de l'Ordre de Malte<sup>5</sup>, soit l'un des plus prestigieux ordres militaires. Son autobiographie retrace cette carrière individuelle, ses ambitions et hauts faits militaires. D'une telle écriture s'ébauche le portrait d'un personnage courageux et hautement téméraire.

Contrairement à Contreras, Duque de Estrada était originaire d'une famille d'Hidalgos<sup>6</sup>. Sa vie bascula à la suite d'un drame d'honneur, qui engendra un double meurtre. Il relate d'abord une succession d'événements dramatiques, à savoir, sa fuite de Tolède, son arrestation, son emprisonnement et son évasion. Il s'engagea ensuite à Barcelone dans une compagnie en partance pour l'Italie. Duque de Estrada débuta alors une carrière militaire honorable, même s'il préférerait de loin, s'adonner aux occupations des courtisans, telles que la lecture, l'écriture, les représentations théâtrales, l'équitation, et l'escrime. Son éducation avait en effet été calquée sur le modèle décadent de *Il Cortigiano* de Castiglione

---

<sup>4</sup> Il fut Cardinal et Archevêque de Tolède à partir de 1577 et Vice- Roi du Portugal de 1581 à 1595.

<sup>5</sup> Il bénéficia par la suite d'une commanderie, cf, Naylor, E. W., «La encomienda del Capitán de Contreras», dans *Revista de Filología*, LIII, 1970, pp. 305-308. Selon la définition proposée par Annie Molinié-Bertrand, *Vocabulaire historique de l'Espagne classique*, Paris, Nathan, 1993, p. 44, une commanderie était un bénéfice des Ordres militaires, concédé aux moines chevaliers.

<sup>6</sup> Dans un ordre décroissant, la hiérarchie nobiliaire comptait des Grands et nobles titrés (ducs, comtes...), venaient ensuite les Caballeros, puis les Hidalgos.

(Serrano Poncela, 1962 : 12). Son appartenance à une famille noble lui procura une immense fierté. Cette même valeur de l'honneur explique d'ailleurs une grande partie de ses péripéties. Lassé par tant de mésaventures, Duque de Estrada décida finalement de devenir religieux et d'intégrer l'Ordre du Béat Juan de Dios qu'il implanta en Sardaigne, où il finit sa vie.

Castro, quant à lui, s'engagea dans l'armée très jeune, sans raison apparente. Il n'avait rien du soldat courageux, habile et téméraire que représente Contreras, et ne manifesta aucun intérêt pour l'honneur. Castro se plut à dénoncer les comportements agressifs des soldats en quelques occasions, et ce bien que lui-même n'adopta pas toujours une attitude exemplaire. Il choisit d'entrer au service d'un capitaine, et participa à différentes expéditions sans toutefois livrer bataille aux ennemis. Son attirance obsessionnelle pour les femmes rend plus compréhensible la vie dissolue qu'il mena principalement aux côtés de Luisa de Sandoval, une prostituée. Son attitude lui valut de sérieux problèmes avec son capitaine, et l'empêcha de penser à un quelconque avancement social. La seule évolution à ses yeux consista dans un premier temps à entrer au service du Comte de Benavente, don Alonso de Pimentel, Vice-Roi de Naples de 1603 à 1610, puis à porter de beaux vêtements. La fin du manuscrit ayant été perdue, nous savons simplement qu'il quitta le Comte et mit un terme à sa relation avec Luisa. Castro effectua quelques voyages en compagnie de religieux, semblant se rapprocher du droit chemin et du milieu familial dont il était issu.

Pasamonte, devint soldat contre son gré, lui qui avait une véritable vocation religieuse : ce changement d'orientation s'explique en premier lieu par les problèmes de vue qui l'empêchèrent de poursuivre ses études, et en second lieu, par le désaccord de son frère aîné qui justifia sa position par le fait que leurs ancêtres

avaient gagné les honneurs en combattant pour le Roi Catholique Don Fernando (Pasamonte, 1956 : 7). C'est ainsi que peu de temps après son engagement dans l'armée, Pasamonte fut fait prisonnier par les Turcs en 1574. Il demeura captif dix-huit ans sur les galères, subit diverses violences physiques et psychologiques, puis après sa libération, rentra en Espagne, où il essaya en vain de retirer quelque bénéfice de ces années passées au service du roi. Renvoyé en Italie dans une compagnie de soldats qu'il abandonna bien vite, épuisé physiquement, moralement et psychiquement, il finit par *accepter* de se marier, mais il dut de nouveau faire face à de nombreux problèmes, causés principalement par sa belle-famille. Dans la seconde partie de son autobiographie, Pasamonte rapporte sa vie spirituelle. Et c'est ainsi que s'achève le récit.

Entrons donc maintenant en matière par l'étude des témoignages que les quatre *vidas* offrent à propos de la violence de la guerre et des attaques quotidiennes en Méditerranée.

## 2. VIOLENCE ET FACTEURS POLITICO-IDEOLOGIQUES

Pour mieux la comprendre il est primordial de dépeindre le contexte de l'époque. L'Espagne du Siècle d'Or était à la tête d'un Empire aux dimensions quasi universelles. Sa construction débuta à l'époque des rois catholiques Isabelle I<sup>ère</sup> et Fernand V<sup>ème</sup> (Dedieu, 2005 : 5)<sup>7</sup>, fin XV<sup>ème</sup> -début XVI<sup>ème</sup> siècle. Ils achevèrent la reconquête en Espagne, prirent possession de divers royaumes d'Italie, et entreprirent la conquête du Nouveau Monde (Dedieu,

---

<sup>7</sup> Le surnom de *rois catholiques* leurs fut attribué par le Pape suite à l'achèvement de la reconquête, et donc à la capitulation du dernier état musulman d'Europe. Ce nom fut transmis à leurs descendants.

2005 : 5-6). En 1516, ce fut Charles Quint qui accéda au trône de Castille et d'Aragon. Quatre ans plus tard, il devint l'Empereur du Saint Empire Romain Germanique (Dedieu, 2005 : 8). L'objectif du souverain était d'accroître la puissance de l'Espagne au détriment des autres pays. L'esprit messianique dont le cardinal franciscain Francisco Jiménez de Cisneros (qui mourut à peine un an après l'accession au pouvoir de Charles Quint) fut l'instigateur<sup>8</sup>, rencontra là un terrain propice (Mas, 1967 : 213). Il se développa dans la pensée espagnole du XVI<sup>ème</sup> siècle, l'idée d'une mission providentielle : l'Espagne avait été élue par Dieu pour instaurer un christianisme universel. En cela, cet état était supérieur non seulement à tout autre état chrétien, mais aussi et surtout aux pays musulmans (Mas, 1967 : 213). Il avait pour but d'imposer sa volonté et sa religion (Mas, 1967 : 216). En conséquence, les guerres se multiplièrent sous le règne de Charles Quint, mais aussi de son fils Philippe II (1556-1598)<sup>9</sup>, de son petit fils Philippe III (1598-1621) et arrière petit-fils Philippe IV (1621-1665)<sup>10</sup>: cet empire tint le rôle de puissance hégémonique entre 1559 et 1600 (après la mort de Philippe II). Puis de plus en plus endettée par le faste de la Cour, et la dilapidation de ses ressources, l'Espagne ne parvint plus à le gérer, et fut témoin de sa lente et progressive désagrégation.

---

<sup>8</sup> Le cardinal Francisco Jiménez de Cisneros vécut entre 1436 et 1517. Il fut régent d'Espagne à la mort de la reine catholique Isabelle en 1504, ainsi que grand inquisiteur de Castille de 1507 à 1516. A ce titre, sa répression des hérésies fut impitoyable.

<sup>9</sup> Entre 1580 et 1640, la monarchie hispanique regroupait la Couronne de Castille, d'Aragon et du Portugal, le royaume de Naples, le duché de Milan, la Franche-Comté, les Pays-Bas, et des territoires d'outre-mer.

<sup>10</sup> Les dates citées correspondant à celles de leur règne respectif.

Au cours des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles l'Espagne livra de cinquantaines batailles d'une part, en Europe contre les Protestants, d'autre part, contre les Turcs (Empire Ottoman) avec qui elle se disputait le partage de la Méditerranée. Ceux-ci, après la prise de Constantinople en 1453, et plus particulièrement depuis le milieu du XVI<sup>ème</sup><sup>11</sup> (Pérez, 1996 : 196), n'eurent de cesse de faire peser des menaces sur les pays chrétiens<sup>12</sup>. Leur empire en Europe de l'est et en Afrique s'était notablement accru. Les Espagnols reconnaissaient donc la puissance des Turcs qu'ils considéraient comme « leurs seuls adversaires possibles » (Mas, 1967 : 154), mais celle-ci était toutefois calomniée et méprisée. Pour eux, le Grand Turc et ses sujets s'apparentaient au Diable, aux démons et aux hérétiques, et leur puissance n'était due qu'au seul Satan (Mas, 1967 : 160). La population espagnole les assimilait à des infidèles « [...] barbares, cruels et ignorants » (Mas, 1967 : 180), qui pillaient, incendiaient et empaïaient (Pérez, 1996 : 196).

C'est dans ce contexte que les Turcs parvinrent en 1574 à reprendre aux Espagnols Tunis et la Goulette. Pasamonte rapporte ce moment historique brièvement mais insiste néanmoins sur la violence qu'il subit en la circonstance. Il fut en effet blessé par un tir d'arquebuse qui lui traversa le cou jusqu'à l'épaule gauche. A la suite de cette blessure, Pasamonte fut fait prisonnier et emmené jusqu'en Turquie, voyage pendant lequel il vécut un véritable calvaire puisqu'il ne fut quasiment pas soigné, jusqu'à son arrivée à destination. Il déclare dans son autobiographie « [...]

---

<sup>11</sup> Constantinople était jusqu'alors la capitale de l'Empire Byzantin, c'est-à-dire la partie orientale de l'Empire romain qui possédait également des pays d'occident. C'est le Sultan Mehmet II qui provoqua la fin de l'Empire Byzantin.

<sup>12</sup> L'Empire Ottoman possédait certains pays d'Afrique du Nord, et soumit des états d'Europe de l'est (Transylvanie, Hongrie, Grèce, Albanie).

no pude morir, dando voces como loco » (Pasamonte, 1956 : 9). Cette douleur qui l'empêchait de porter quoi que ce soit, le rappela à l'ordre au cours des travaux qu'imposaient les Turcs à leurs esclaves, mais elle fut bien vite éclipsée par les coups qu'il reçut en prime pour ses plaintes (Pasamonte, 1956 : 9). Les premiers à pâtir de la politique de l'Espagne étaient les soldats, placés en première ligne et payant souvent de leur vie, je dirai presque *dans le meilleur des cas*, tant la captivité était inhumaine. Pasamonte tenta à trois reprises de s'évader des galères où il était enchaîné avec d'autres chrétiens. Les représailles n'en furent que plus violentes. On apprend que lors de la seconde tentative, un galérien blessa grièvement un Turc à la tête. Ce dernier, sur le point de mourir, dénonça un certain Jerónimo de Pati, qui en réalité était innocent. Le captif espagnol fut débarqué et les Turcs lui cassèrent les deux bras et les deux jambes, puis le laissèrent pour mort sur le sable. Ce fut un renégat (Levisi, 1984 : 52)<sup>13</sup>, qui, vers minuit, mit un terme à son interminable supplice en l'égorgeant. Il fut ensuite enterré dans la plus grande discrétion (Pasamonte, 1956 : 16). L'échec de la troisième tentative valut aux prisonniers de sévères châtements, soit environ mille coups de bâton par esclaves. Les blessures furent ensuite essuyées avec du sel et du vinaigre. De surcroît, la plupart d'entre eux eut une oreille coupée (Pasamonte, 1956 : 21-22).

---

<sup>13</sup> Un renégat était une personne qui avait trahi sa religion. Ici, le renégat était à l'origine de religion catholique. Si certains préféraient mourir plutôt que de se convertir, d'autres préféraient adopter l'attitude contraire, en sachant pertinemment que des renégats bien intégrés dans la société musulmane pouvait se voir attribuer d'importants pouvoirs. La plupart du temps, les renégats faisaient montre d'une violence supérieure à celle des musulmans, afin de prouver leur loyauté envers eux.

Dans la lutte hispanique contre l'avancée turque en Méditerranée, l'Ordre de Malte (appelé également l'Ordre Saint Jean de Jérusalem), joua un rôle primordial. Ce territoire fut concédé à l'Ordre en 1530 par Charles Quint (Engel, 1957 : 24). Géographiquement, l'île occupait en effet une place stratégique<sup>14</sup>, entre le Levant et l'Occident. Elle était le « verrou de la Méditerranée » : Claire-Eliane Engel l'a souligné dans son ouvrage sur l'Ordre, « si Malte tient, aucune incursion turque n'est possible en Occident » (Engel, 1957 : 25). L'Ordre de Malte par vocation et reconnaissance fut ensuite entraîné dans les guerres méditerranéennes de Charles Quint (Engel, 1957 : 26), puis de ses descendants. La *vida* de Contreras révèle le rôle préventif de cet Ordre qui envoyait dans les eaux turques des soldats intrépides, recueillir des informations sur l'armement de leur flotte. Cette manœuvre visait bien entendu à parer une éventuelle attaque (Contreras, 1956 : 84). Au cours de sa mission, Contreras apprit que leur armée avait effectivement planifié une sortie, en conséquence de quoi il effectua divers allers-retours pour donner l'alerte à Malte et aux côtes italiennes. Une embuscade gigantesque fut tendue aux Turcs, à l'issue de laquelle près de trois cents de leurs soldats périrent égorgés, alors que soixante finirent par être capturés (Contreras, 1956 : 85). En d'autres termes, cette sortie s'acheva dans un véritable bain de sang. Selon Contreras, ces opérations préventives d'espionnage mirent fin à la croisière turque dans cette zone géographique, du moins pour cette année-là.

La Méditerranée était le théâtre de menaces et d'attaques permanentes, opposant des soldats et ressortissants de chacune des ces

---

<sup>14</sup> Elle se situe entre la Mer Méditerranée orientale et occidentale, au sud de la Sicile et à presque 300 kilomètres à l'est de la Tunisie.

deux grandes puissances. Ainsi, alors que Contreras se rendait avec quelques uns de ses hommes près de l'archipel grec, afin d'y puiser de l'eau, des Turcs les assaillirent, en tuèrent certains et firent trois prisonniers, contre deux pour les Espagnols. Si Contreras ne parvint pas à négocier la libération de ses soldats, il put marchander les barils d'eau. Il enterra ensuite les dépouilles sur la plage en prenant soin de dresser au dessus la croix du Christ. Au matin, il découvrit les corps déterrés et pensa qu'il s'agissait là de l'œuvre d'un loup. Mais il s'aperçut bien vite que les Turcs étaient les auteurs de la profanation. Les cadavres étaient dépourvus de nez, d'oreilles et de cœur, pour être offerts au prophète Mahomet. Contreras s'adressa alors aux coupables et sous leurs yeux, empoigna les deux prisonniers turcs, leur coupa le nez et les oreilles, les attacha dos à dos puis les jeta à la mer (Contreras, 1956 : 93-94).

A l'image des musulmans, les chrétiens effectuaient également des razzias en terres ennemies. Ils les attaquaient chez eux avec pour objectif de constituer un butin important (pillage de métaux, tissus, nourriture, armes) qu'ils se partageaient ensuite. Inutile de préciser que ces attaques donnaient lieu à un déchaînement de violence. Castro décrit dans son récit l'assaut d'une forteresse ennemie par sa compagnie. La panique parmi les habitants fut telle, que des hommes et des femmes se suicidèrent en se jetant du haut des murailles, pour échapper à la captivité. Certains soldats terrorisaient des femmes portant de jeunes enfants. Castro, qui assista à cela sans y prendre part, dénonce cette violence barbare en ces termes :

Yo vi algunos que no tenían piedad, pues sin ningún provecho ejecutaban la muerte tan a sangre fría en un femenil ánimo, que además de ser una cosa harto contra toda buena ley y razón es de muy viles ánimos (Castro, 1956: 505).

Il parvint en outre à sauver un enfant de trois ans, qu'un soldat brandissait par-dessus la muraille pour le précipiter dans le vide. Il le convainquit en argumentant que lui laisser la vie sauve permettrait de le baptiser et l'élever dans la tradition chrétienne. Signalons enfin que les pillages se déroulaient aussi fréquemment sur mer. Ils consistaient à attaquer un bateau ennemi pour voler tout ce qui pouvait l'être. Ce type d'attaque portait le nom de *course*, et générait nombre de victimes.

Dans un tel contexte, et avec de telles mentalités, il n'est pas surprenant que ces récits de soldats offrent de multiples exemples de violence *physique*. Intéressons-nous maintenant plus particulièrement à la violence psychologique qu'elle a en partie engendrée chez Pasamonte.

### 3. VIOLENCE PSYCHOLOGIQUE

Pour ce faire, nous nous sommes inspirés en partie de l'interprétation psychanalytique de Margarita Levisi<sup>15</sup>. Lorsque nous lisons le récit de Pasamonte, nous sommes frappés par la peur et l'angoisse qui en émanent, et ne cesse de croître, atteignant un paroxysme dans la partie qualifiée de *spirituelle* par l'intéressé. Selon Randolph Pope, ces angoisses témoignent des séquelles psychologiques dues à un affaiblissement moral et physique (Pope, 1974 : 131). Dix-huit années de captivité sur les galères ne pouvaient en effet que provoquer un profond traumatisme chez ce soldat, tout d'abord car les conditions de détention étaient inhumaines, (tant sur les galères turques que sur les galères chrétiennes). S'il s'agissait

---

<sup>15</sup> Cette dernière s'est basée sur différents ouvrages psychanalytiques, cités dans son livre.

d'utiliser les captifs pour réaliser divers travaux ou pour les échanger contre de l'argent, ils subissaient cependant des humiliations quotidiennes, des violences physiques et mentales (Levisi, 1984 : 42-43). Nous ferons simplement remarquer que les plus riches étaient souvent les mieux traités, puisque les ennemis pouvaient en espérer obtenir une forte rançon (Levisi, 1984 : 44).

La violence psychologique subie par Pasamonte, et engendrée par la brutalité des Turcs, s'exprime en divers passages du texte. La meilleure illustration en est très certainement la défaillance dont il fut victime au moment de la punition collective affligée aux esclaves lors de la troisième et dernière tentative d'évasion. Nous l'avons dit, la quasi-totalité de ces hommes fut mutilée. Toutefois, avant que les bourreaux ne commencent leur office, une information circula, selon laquelle les Turcs avaient décidé de tuer un esclave en l'empalant. Or, tous les captifs furent appelés les uns après les autres et lorsque enfin Pasamonte entendit son nom, aucun n'avait encore du endurer cette mort atroce. Terrorisé, il traversa le groupe d'esclaves feignant d'être confiant, alors que certains, épouvantés, préférèrent tourner la tête, pendant que d'autres pleuraient. Ce soldat nous décrit alors l'effet produit sur lui en ces quelques mots, « *tuvo tanta fuerza el ver yo esto, que me hizo desmayar y caer* » (Pasamonte, 1956 : 22). Cette perte de connaissance rend compte de la terreur qui frappa Pasamonte. Finalement, aucun des hommes n'eut à subir cette violence extrême, mais on imagine que cette peur collective dut leur servir de leçon les dissuadant de toute tentative d'évasion.

Hormis ces maltraitances, le traumatisme de Pasamonte dut être également provoqué par l'insécurité permanente qui régnait sur ces galères, par les délations récurrentes, mais aussi et surtout par la coexistence de plusieurs religions (Levisi, 1984 : 44). Ce soldat était excessivement religieux, et ne voyait en ces personnes que

des hérétiques pactisant avec le diable. Il est certain que ce climat dut engendrer un stress quotidien. Enfin, il est possible que la très sévère myopie de ce soldat ait contribué à le maintenir isolé de la réalité, prisonnier de son propre monde.

Cette expérience traumatique a été comparée par Margarita Levisi à celle qu'ont vécue les prisonniers des camps de concentration au cours de la seconde guerre mondiale, bien que dans ce cas précis, le but n'ait pas été d'utiliser les prisonniers mais de les exterminer. Il se trouve que certains des symptômes dont Pasamonte est porteur après sa libération, coïncident avec ceux qui ont été observés par des psychologues chez d'anciens prisonniers des camps (Levisi, 1984 : 41). En premier lieu, la libération est suivie d'une période d'espoir où tout semble pouvoir s'arranger (Levisi, 1984 : 58). Nous découvrons en effet Pasamonte affaibli mais heureux de rentrer en Espagne :

[...] desembarcamos en Blanes, diez leguas de Barcelona, y yo di mil besos a la tierra y me revolqué por ella que parecía loco, dando gracias a Dios por haber llegado a España. E hice muchas cruces al mar, no creyendo tornar a entrar otra vez en él (Pasamonte, 1956: 34).

Son objectif est alors de tenter d'obtenir une récompense pour les souffrances endurées au service du roi. Mais ses efforts sont vains. Il ne parvient pas à obtenir un poste de religieux, ni un quelconque bénéfice financier qui l'aurait aidé à vivre. En revanche, le roi ordonne qu'on le renvoie dans une compagnie en Italie, avec certains avantages, étant donné son état de santé. La première phase d'euphorie consécutive à la libération, laisse alors place à une phase de désillusion. C'est à ce moment précis qu'apparaissent les symptômes du traumatisme, la réalité différant des espérances

(Levisi, 1984 : 59). Pasamonte donne de lui l'image d'une personne sujette à la paranoïa, à l'anxiété permanente, à l'agitation, oscillant entre colère et abattement, qui n'a de cesse d'être en alerte, et semble avoir des tendances suicidaires (Levisi, 1984 : 59). Dans des cas plus rares, certains ex-prisonniers des camps furent en proie à des hallucinations. Il en va de même pour Pasamonte qui, de surcroît, entend des voix et se sent persécuté.

Parallèlement à ce traumatisme dû à la captivité, il est nécessaire de souligner en outre l'impact de la religion sur la vie de cet homme. Fervent catholique, son autobiographie témoigne de sa croyance en Dieu ainsi qu'en le pouvoir du Diable et des forces du mal qu'il appelle *los malos ángeles*. Elle s'accompagne d'une croyance populaire en l'incarnation du diable par les sorcières, les maléfices et les esprits malins (Levisi, 1984, 40). Les premiers éléments rapportés concernant son enfance montrent qu'il voyait déjà des fantômes se pencher sur lui la nuit, phénomène qui s'amplifia considérablement après sa libération. Pasamonte se croit élu de Dieu. Ce dernier l'a aidé ou sauvé dans les épreuves qu'il a subies. Il pense que Dieu l'a choisi pour témoigner du pouvoir de ces *malos ángeles* par l'intermédiaire du récit tragique de ses expériences vécues, et y remédier définitivement en prévenant les hautes autorités religieuses.

Mais la relation de Pasamonte à Dieu n'est pas aussi simple. Elle est plutôt ambivalente. Les souffrances endurées et la désillusion consécutive à sa libération, le font également douter du Seigneur, de son amour, et le poussent au désespoir. Persuadé d'être seul dans l'adversité, il va jusqu'à tenter de se suicider<sup>16</sup>

---

<sup>16</sup> Nous noterons au passage que lorsqu'il était captif sur les galères, il mentionnait déjà son désir de mourir, toutefois à la différence du passage que nous venons

avec un couteau. Selon lui, c'est son ange gardien qui le lui ôta des mains pour l'empêcher de commettre l'irréparable. Cette intervention divine le rassura momentanément (Pasamonte, 1956 : 42). Pasamonte essaie donc à la fois de s'assurer désespérément de l'amour de Dieu en qui il croit mais dont il doute, et de se libérer des *malos ángeles*, qui le harcèlent depuis son enfance mais surtout depuis sa captivité.

Dans les derniers chapitres de son autobiographie, il énumère inlassablement ses prières et oraisons<sup>17</sup> journalières. Sans nier totalement la sincérité de la religiosité de ses actes, nous remarquons toutefois que ceux-ci ont souvent un but bien particulier. En effet, Pasamonte est persuadé de l'immédiateté des effets de ses prières et oraisons contre les démons. A peine les a-t-il faites que ses problèmes se règlent. Il déclare d'ailleurs « *destas oraciones he visto milagros palpables* » (Pasamonte, 1956 : 61) . Ainsi, prier devient une arme, avec laquelle il avoue à ses dédicataires religieux « faire crever les sorcières, sorciers et démons » (Pasamonte, 1956 : 63).

La transcription de ces rituels rend compte à la fois du mal être qui est le sien, mais aussi du soulagement que lui procure l'acte même d'écriture, puisque son récit est dédié à des doctes religieux qu'il juge susceptible de comprendre son point de vue. Au-delà des confessions, communions, prières et oraisons, l'écriture est donc de toute évidence un moyen privilégié pour apaiser ses angoisses et ses craintes. Contrairement à Levisi qui vit en cette fin de récit le reflet d'un malade et non d'un mystique (Levisi,

---

d'évoquer, il ne tenta pas de se suicider mais se contenta de faire part de l'immensité de son désespoir.

<sup>17</sup> L'oraison est une prière méditative basée sur la contemplation divine; la prière est une élévation de l'âme vers le Seigneur afin de lui exprimer son adoration, sa vénération, ses remerciements, et d'obtenir ses faveurs.

1984 : 88), il nous semble pour notre part, que la rédaction de cette partie soit non seulement un acte cathartique, mais aussi un appel au secours désespéré, adressé au Seigneur, pour s'assurer de ses faveurs, de son amour.

Pour qui douterait de sa sincérité religieuse, rappelons simplement que la découverte récente de documents apparemment signés de la main de cet homme, prouverait qu'il serait parvenu après la rédaction de son autobiographie, à intégrer le Monastère de Piedra en Aragon (Melendo Pomareta, 2001, 14-15 ; Melendo Pomareta, 2002, 10-11).

De toute évidence, il existerait donc un lien de cause à effet entre le traumatisme de la captivité et la remise en question de l'amour de Dieu, qui aurait par conséquent engendré une nouvelle forme de violence psychologique. En outre, elle aurait contribué à multiplier ses craintes face au pouvoir du Diable.

Pour terminer cette étude, portons maintenant notre attention sur la violence engendrée par la valeur sociale fondamentale de l'honneur, à travers l'évocation du duel, des rixes spontanées et des vengeances préméditées quasi omniprésentes dans trois des quatre autobiographies.

#### **4. UNE VIOLENCE LEGITIMÉE PAR L'HONNEUR**

Force est de constater qu'au Siècle d'Or, « [...] à tous les niveaux de la société, la défense de l'honneur est une nécessité qui fait loi » (Chauchadis, 1997a : 466). Ces propos de Claude Chauchadis font échos à ceux de Bartolomé Bennassar, selon qui, « s'il fut une passion capable de définir à elle seule le comportement du peuple espagnol, ce fut bien celle de l'honneur » (Bennassar, 1992 : 167).

Dès le XIII<sup>ème</sup> siècle, le code castillan des *Partidas* définit l'honneur comme la réputation que l'homme avait acquise par le rang qu'il

occupait, par ses hauts faits ou par la valeur qui se manifestait en lui (Bennassar, 1992 : 167). Cette définition souligne la double dimension de l'honneur que la langue espagnole désigne par les termes *honra* et *honor*. La *honra* représente l'aspect socialisé de l'honneur, c'est-à-dire la réputation, alors que l'*honor* est rattaché à la valeur individuelle. Précisons qu'outre le rang et les hauts faits, la pureté de sang était aussi d'une importance capitale (Bennassar, 1992 : 177). En effet, un lignage impur, des ascendances juives ou maures, frappaient l'individu d'infamie. Cette valeur qui vit le jour au moment de la Reconquête<sup>18</sup>, s'est étendue ensuite à toutes les couches de la société.

L'honneur est en quelques sortes synonyme d'orgueil, de fierté, et exige de l'individu un dépassement de soi, une conduite irréprochable et une réputation à toute épreuve. La *fama* était malheureusement très facile à ternir. Un mensonge, une rumeur colportée sur quelqu'un (Desfourneaux, 1992 : 34), que ce soit par jalousie ou vengeance, suffisait à entacher son honneur. Celui-ci devait inexorablement être lavé, au risque pour la victime de perdre la vie. Néanmoins, mieux valait mourir en le défendant que vivre déshonoré, le déshonneur engendrant la mort sociale de l'homme. Voici donc comment cette valeur fut à l'origine d'une partie non négligeable des actes de violence, que ce soit par le biais de duels, de rixes dites *spontanées* ou de vengeances préméditées. Il va sans dire que ces combats étaient très fréquents dans le milieu militaire, étant donné la violence, la susceptibilité et la fierté (Quatrefages, 1989 : 547) des soldats.

Il faut savoir tout d'abord que le duel était un privilège concédé aux nobles chevaliers du Moyen-Age (Chauchadis, 1997b :

---

<sup>18</sup> Initiée en 718, la reconquête d'Espagne s'acheva en 1492 par la prise de Grenade, sous le règne de Ferdinand II d'Aragon et d'Isabelle de Castille.

38). Sa survivance en plein XVII<sup>ème</sup> siècle témoigne de la place symbolique qu'il occupait. Il était l'emblème d'une élite noble et courageuse (Chauchadis, 1997b : 42), répondait à des règles, et devait être organisé avant de pouvoir se dérouler. Les difficultés d'application des lois réprimant plus ou moins sévèrement la pratique du duel, étaient dus à la volonté de ne pas « châtier un excès d'honneur par un excès d'indignité » (Chauchadis, 1997a : 301). De surcroît, on ne pouvait refuser à la noblesse ce droit de se réclamer des valeurs traditionnelles de la noblesse militaire (Chauchadis, 1997a : 301). Cette violence était jugée *réparatrice* par ses instigateurs.

Quiconque ne désirait pas reporter sa vengeance n'y avait pas recours, et se contentait d'une rixe spontanée, qui éclatait sous le coup de la colère. De manière générale, les duels, les rixes avaient pour motifs principaux les propos injurieux (accusation de mensonge, insultes (Chauchadis, 1997a : 405)<sup>19</sup>, mépris pour le lignage d'autrui, discrédit de ses compétences professionnelles, dépréciation d'un pays, d'une région ou d'une ville), le manquement à la courtoisie (c'est-à-dire la transgression des codes de politesse), les questions d'intérêt entre deux personnes et les relations amoureuses (infidélité de l'épouse ou défloration de la femme avant le mariage). Dans ces derniers cas, le déshonneur frappait non seulement le mari ou le prétendant, mais aussi l'ensemble du groupe familial (Chauchadis, 1997a : 404-406).

Les duels et les rixes sont quasi omniprésents dans l'autobiographie de Duque de Estrada. En voici quelques illustrations. Tandis que le soldat se trouvait à Naples, accompagné de grands d'Espagne

---

<sup>19</sup> Il y avait cinq insultes majeurs : Cornudo (cocu), Traydor (traître), Hereje, Gafo (lépreux), Puto (sodomite).

par lesquels il était admiré et loué, un homme s'approcha de lui par surprise et l'accusa du meurtre de son frère, le couvrant ainsi d'opprobres devant témoins. Humilié et menacé à son tour, Duque de Estrada le défia en lui rétorquant « Ven allá fuera » (Duque de Estrada, 1982, 293). L'état d'esprit dans lequel se trouvait le soldat à ce moment-là est perceptible au travers de ses propos : « mi ánimo era ya de matarme con él [...], por las arrogantes palabras, [...] yo era el agraviado » (Duque de Estrada, 1982, 293). Les deux hommes se retrouvèrent face à face en campagne, devant nobles et badauds. L'issue du combat fut dramatique pour l'adversaire d'Estrada, qui mourut le cœur transpercé par son épée (Duque de Estrada, 1982 : 295). Pour le vainqueur qui ne regrettait rien, l'homme paya le prix de ses propos injurieux.

Cette tradition du duel ne pouvait bien évidemment être perpétrée sur n'importe quel territoire. Duque de Estrada s'en rend bien vite compte lors de son séjour chez le prince de Hongrie, Béthlén Gabor. Au cours d'un repas où le prince discutait avec l'ambassadeur de Venise, ce dernier ignorant la nationalité de Duque de Estrada, émit de violentes critiques, ironiques et insolentes sur le roi d'Espagne, sur les lois et coutumes de ce pays. L'honneur du roi et du pays ayant été bafoué, le soldat pâlit, ses mains se mirent à trembler, et, avant même que le prince ne puisse intervenir, il rétorqua violemment :

[...] si no estuviera en la mesa de Vuestra Alteza hubiera ya medido el suelo revuelto en su misma sangre y arrancada la blasfema lengua y dada a los perros; y corte mi cabeza Vuestra Alteza si no le hago desdecir en campaña, para lo cual, con el debido respeto, le desafío con las armas que quiera (Duque de Estrada, 1982, 354).

Le prince dut discuter longuement avec Duque de Estrada pour tenter de le raisonner, et finit par lui interdire de sortir du palais jusqu'à nouvel ordre, car ce genre de combats ne pouvait avoir lieu ici. Le fait que cet ambassadeur ait été vénitien dut accroître la fureur de Duque de Estrada. En effet, Venise qui était catholique, faisait néanmoins commerce avec l'Orient, par conséquent avec les Turcs. De par sa position géographique, elle en vivait essentiellement. Venise ne jouissait guère d'une bonne réputation car elle jouait sur deux tableaux. Pour preuve, si elle participa en 1571 à la création de la Sainte Ligue<sup>20</sup> afin de lutter contre l'avancée turque, elle la quitta un an après et signa la paix avec les Turcs pour éviter que son commerce n'en soit affecté. On imagine aisément que les critiques proférées par l'ambassadeur de Venise à l'encontre du Roi et de ses sujets, durent être considérées comme une trahison supplémentaire par Duque de Estrada.

En ce qui concerne les rixes, nous avons relevé deux des exemples les plus évocateurs. Il s'agit d'abord du combat provoqué par un drame d'honneur, à savoir, par les soupçons d'infidélité pesant sur la promesse de Duque de Estrada. Il surprit en effet l'un de ses amis chez elle, en pleine nuit. Le violent combat qui l'opposa au prétendu amant, dénommé don Juan Zapata de Vargas et Chevalier de l'Ordre Saint Jean, s'acheva par la mort de ce dernier. Puis, dans sa furie, Duque de Estrada tua celle qu'il aimait éperdument mais qui l'avait déshonoré (Duque de Estrada, 1982 : 101-103). Ce déchaînement de violence l'entraîna dans un épouvantable engrenage. Poursuivi par la justice, il s'enfuit, mais fut retrouvé, arrêté et torturé, avant d'être emprisonné et de s'évader.

---

<sup>20</sup> La Sainte Ligue fut constituée de la Papauté, l'Espagne, différents royaumes d'Italie, Malte et Venise.

Le second et dernier exemple de rixe, ayant pour motif le manquement à la courtoisie, est un témoignage provenant cette fois-ci de l'autobiographie de Castro. En 1608, peu de temps avant que le comte de Lemos ne prenne possession de la vice-royauté de Naples, celui-ci rendit visite au comte don Pedro de Castro. Une altercation éclata alors entre don Francisco de Castro, le neveu de ce dernier, et don Juan de Pimentel, fils du comte de Benavente, car aucun des deux hommes n'avait employé la formule de politesse correspondant au rang social qu'occupait l'autre. Après quelques raisonnements périlleux visant à prouver leur supériorité, ils mirent la main à l'épée, et don Juan de Pimentel fut blessé. Lorsque les deux comtes eurent vent de la rixe qui venait d'éclater, ils accoururent puis voyant que l'un des deux duellistes était tâché par le sang de l'autre, tentèrent d'intervenir dans le combat. Fort heureusement, de nombreux témoins s'interposèrent afin d'éviter la pire (Castro, 1956 : 616 ; Paz y Meliá, 1900 : VIII)<sup>21</sup>.

La vengeance préméditée diffère quant à elle des deux précédents types de corps à corps. Elle est effectivement en totale opposition avec l'esprit chevaleresque qui s'en dégage, car le plus souvent, elle surprend la victime et ne lui donne pas les moyens de se défendre. Néanmoins, les motifs étaient les mêmes que ceux qui conduisaient au duel ou à la rixe. La *vida* d'Alonso de Contreras en comporte un certain nombre d'illustrations. Ce dernier qui avait épousé une riche veuve espagnole, apprit qu'elle le trompait avec un autre soldat. Après s'être assuré de la véracité de l'information, il décida donc de mettre un terme à cette relation qui le déshonorait. Il sur-

---

<sup>21</sup> Castro témoigne de cette rixe, dont il a entendu parler, mais la version trouvée dans un document italien, semble être plus fiable quant aux noms des participants.

prit le couple en flagrant délit d'adultère, et *les tua* sur le champ, sans qu'aucune riposte ne soit possible. Nous faisons remarquer que dans l'édition de José María de Cossío, le texte signale que Contreras a surpris les amants, puis à la phrase suivante, nous apprenons qu'ils sont morts : cette magnifique ellipse de l'auteur apparaît dans le manuscrit, après que l'intéressé y ait raturé ses aveux, certainement pour cacher le nouvel homicide dont il s'est rendu coupable.

Il blessa également un supérieur en Espagne, après que cet homme ait tenté en vain d'abuser de sa compagne. Les divers témoignages de soldats recueillis par Contreras, convergeaient tous dans le même sens : le supérieur était le seul coupable, et la compagne ne l'avait pas provoqué. Porté par sa colère et blessé dans son honneur, Contreras se rendit au matin chez cet homme. Sans même le laisser se vêtir totalement, et alors qu'il venait de paraître sur le seuil de la porte, le soldat lui traversa la poitrine de son épée. Pour sa part, l'homme avait tout juste réalisé ce qui se passait, et avait eu à peine le temps de faire un geste vers son arme pour se défendre. La blessure qui ne lui fut pas fatale, valut à Contreras, d'être envoyé dans une autre compagnie en partance pour le Portugal après quelques arrangements en haut lieu, sans quoi, il aurait été exécuté (Contreras, 1956 : 101-102).

Les aspects dominants de la violence contenue dans les quatre autobiographies de soldats, renvoient tous à une idéologie, une croyance, une valeur ou une ambition politique. Et si les duels ou rixes spontanées se durent à la survie d'un idéal chevaleresque, au contraire, la vengeance préméditée et la guerre ne furent pas, pour reprendre les propos de Jean-Paul Sartre, « un moyen parmi d'autres d'atteindre la fin, mais le choix délibéré d'atteindre la fin par n'importe quel moyen ».

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENNASSAR, B. (1992), *L'homme espagnol. Attitudes et mentalités du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Editions Complexes.
- BERNARD, V. (1997), « « Hacer las paces ». Les Jésuites et la violence dans l'Espagne des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s. », *La violence en Espagne et en Amérique, Actes du Colloque internationale « Les Raisons des plus forts »*, Duviols, J.P. et Molinié-Bertrand, A. (Dir.), Ibérica, Nouvelle Série - n<sup>o</sup> 9, pp.189-196.
- CASTRO, M. (de) (1900), *Vida del soldado español Miguel de castro (1593-1611), escrita por él-mismo y publicada por Antonio Paz y Meliá*, Barcelone, Biblioteca hispánica.
- CHAUCHADIS, C. (1997a), *La loi du duel. Le code du point d'honneur dans l'Espagne des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires du Mirail, Anejos de Criticón, 8.
- CHAUCHADIS, C. (1997b), « La violence codifiée : la pratique du duel en Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle », *La violence en Espagne et en Amérique (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). Actes du Colloque International « Les Raisons des plus forts »*, Duviols, J.P. et Molinié-Bertrand, A. (Dir.), Ibérica, Nouvelle Série- n<sup>o</sup> 9, pp. 35-42.
- COSSIO, J. M<sup>a</sup>. (de) (1956), *Autobiografías de soldados, siglo XVII, Alonso de Contreras, Jerónimo de Pasamonte, Miguel de Castro, Duque de Estrada*, XXX, Madrid, Editions Atlas.
- DEDIEU, J. P. (2005), *L'Espagne de 1492 à 1808*, Paris, Belin.
- DESFOURNEAUX, M. (1992), *La vie quotidienne en Espagne au Siècle d'Or*, Paris, Editions Hachette.
- DUQUE DE ESTRADA, D. (1982), *Comentarios del desengañado de sí-mismo, Vida del mismo autor, Edición, Introducción y notas de Henry Ettinghausen*, Madrid, Clásicos Castalia.

- ENGEL, C. E. (1957), *L'Ordre de Malte en Méditerranée (1530-1798)*, Monaco, Editions du Rocher.
- LEVISI, M. (1984), *Autobiografías del Siglo de Oro, Jerónimo de Pasamonte, Alonso de Contreras, Miguel de Castro*, Madrid, Sociedad General Española de Librería.
- MAS, A. (1967), *Les Turcs dans la littérature espagnole au Siècle d'Or. Recherches sur l'évolution d'un thème littéraire*, Tomes I et II, Paris, Centre de Recherches Hispaniques (Institut d'Etudes Hispaniques), Thèses, Mémoires et Travaux.
- MELENDO POMARETA, J. (Août 2001), « ¿Murió Jerónimo de Pasamonte en Carenas ? I », *El Pelado de Ybides, (revista local editada por la Asociación Cultural Amigos Villa de Ibdes)*, 20, pp. 14-15.
- MELENDO POMARETA, J. (Avril 2002), « ¿Murió Jerónimo de Pasamonte en Carenas ? II », *El Pelado de Ybides, (revista local editada por la Asociación Cultural Amigos Villa de Ibdes)*, 21, pp. 10-11.
- PEREZ, J. (1996), *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard.
- POPE, R. (1974), *La autobiografía española hasta Torres Villaroel*, Bern-Frankfurt, Lang.
- QUATREFAGES, R. (1989), *L'organisation militaire de l'Espagne (1492-1592)*, Volumes I et II, Thèse de Doctorat d'Etat en Lettres sous la direction de Monsieur le Professeur Pierre Chaunu, Paris IV Sorbonne.
- SERRANO PONCELA, S. (1962), «El aventurero Duque de Estrada», *Revista Shell* (Caracas), XLV, pp. 11-18.